MISSION ETHNOGRAPHIQUE CHEZ LES INDIENS ERIGPACTSA (MATO GROSSO) EXPEDITION JURUENA 1962

par Jean-Louis CHRISTINAT.

En 1962, des raisons administratives m'empêchant de retourner au Xingú, M. J. M. Gama Malcher, secrétaire général du Conseil National de Protection aux Indiens (Brésil), me proposa de me rendre chez les ERIGPACTSA, surnommés "Canoeiro" par les seringueiros, mais qu'il ne faut pas confondre avec la population de ce nom qui habite la rive gauche du rio Araguaia, dans l'Etat de Goias.

Les Erigpactsa, eux, vivent dans la région des rios Sangue, Arinos et Juruena. Malheureusement, les renseignements les concernant étaient quasi inexistants. C'est en 1956 que l'on en parle pour la première fois, année où commence l'exploitation du caoutchouc dans cette région. Des seringueiros racontent qu'ils sont souvent attaqués par des indiens inconnus, de petite taille et portant un énorme disque de bois dans le lobe des oreilles. Un jésuite, le père João Evangelista Dornstauder entre en contact avec un groupe de cette population auprès duquel il reste deux jours.

Deux ans s'écoulent ensuite avant que de nouveaux contacts soient réalisés. Les conflits entre indiens et seringueiros sont toujours plus nombreux. En 1958, le père João parvient jusqu'à un autre village où il ne reste que quelques heures. De sa correspondance avec le CNPI, il ressort que ce missionnaire aurait installé un Poste d'assistance sur la rive gauche du rio Arinos, à environ 200 km. en aval de Porto dos Gauchos.

Je quitte Rio le 17 janvier 1962 à destination de Cuiabá, où j'obtiens quelques renseignements sur les Erigpactsa qui vivraient non pas sur les rives du rio Arinos mais sur la rive gauche du rio Juruena. Ils seraient anthropophages, mais sans

preuve précise, si ce n'est que lorsqu'on retrouve le corps d'un seringueiro disparu, il manque toujours la tête, les bras et les jambes.

Après 340 km. en camion de Cuiabá jusqu'au rio Arinos et 360 km. en bateau à moteur, j'arrive à Porto dos Gauchos, dernier point civilisé, où je récolte encore quelques informations : un certain nombre d'Erigpactsa viendraient parfois au Poste établi par le Père João faire du troc avec le personnel des bateaux à moteur qui transportent le caoutchouc. Par contre, il existerait d'autres groupes Erigpactsa plus bas, sur la rive gauche du rio Arinos et sur la rive gauche du rio Juruena, groupes hostiles aux civilisés. On me dit que le Père João aurait la certitude que les Erigpactsa pratiquent l'anthropophagie, car dans le village visité en 1958 il aurait vu des crânes pendus dans les cabanes et des colliers faits avec des dents humaines dont certaines en or.

J'aurais été fort heureux de rencontrer le Père João à son Poste car ses indications m'auraient été précieuses. Malheureusement, lorsque nous y passons le 13 février, nous n'y trouvons qu'une famille d'indiens Kayabi; l'homme, qui parle quelques mots de portugais, me dit qu'il y a des mois qu'il n'a vu le Père João et qu'il y a très longtemps que les Erigpactsa ne viennent plus au Poste. Etant en pleine saison des pluies, on pouvait logiquement penser que les différents groupes restaient de préférence sur les hauteurs, hors de l'atteinte des inondations, en particulier dans la région de partage des eaux entre le rio Sangue et le rio Arinos, entre le rio Aripuana et le rio Juruena. Aussi, lorsque des chercheurs d'or me signalèrent des fumées sur la rive gauche du rio Juruena, à environ 40 km. de la cataracte Augusto, en un endroit où le fleuve reçoit une petite rivière, j'en déduisis qu'il existait, non loin des rives du rio Juruena, une petite zone de terres hautes où les indiens pouvaient maintenir un village et décidai de m'y rendre.

Situation, milieu géographique.

Le village visité se trouve sur la rive gauche d'un petit affluent de la rive gauche du rio Juruena, à environ 40 km. en amont de la chute Augusto (voir cartes). Son altitude est d'environ 130 mètres. Il est construit sur la berge de la rivière, dans une clairière déboisée ayant environ 180 m. de longueur sur 70 m. de largeur. Cet emplacement, judicieusement choisi, est constitué par une bande de terres hautes qui restent hors de l'atteinte des eaux pendant la saison des pluies. En ligne droite, la frontière de

l'Etat d'Amazonas est à 30 km. au nord. La forêt est relativement dense et présente deux étages. Le sous-bois est très fermé, rendant la marche difficile. Durant la journée et même pendant les pluies, la chaleur est intense. Les nuits sont fraîches ou froides et le degré d'humidité très élevé.

La vie animale est presque nulle pendant la journée, elle ne se manifeste que de 4 à 7 heures du matin et de 16 à 19 heures. Si pendant la saison sèche le gibier est abondant, il n'en est pas de même pendant la saison des pluies, les animaux fuient l'inondation et se réfugient sur des hauteurs distantes de dix à vingt kilomètres.

Type humain.

Le 18 février, lorsque nous sommes arrivés au village Erigpactsa, nous n'avons compté qu'une quinzaine d'individus. Par la suite, nous en avons dénombré trente-cinq.

Les Erigpactsa sont de petite stature, au-dessous de la moyenne. Ils sont toutefois bien proportionnés et donnent une impression de robustesse. La couleur de la peau est très variable et si certains tirent sur le jaune, d'autres sont presque bruns ou de couleur brique. Disons aussi que leur continuelle saleté n'aide pas à discerner les différentes nuances. Les cheveux sont d'un noir bleuté et très lisses. Hommes et femmes les portent coupés très haut en frange sur le front, la partie supérieure des tempes étant rasée avec un coquillage; dans le dos les cheveux sont longs. Le système pileux est très peu développé. Les yeux sont nettement mongoloïdes. La dentition est excellente. Malgré les traits mongoloïdes communs à tout le groupe, on peut noter des différences de physionomie : les uns ressemblent à des boliviens, les autres à des japonais, d'autres encore font penser aux indiens d'Amérique du Nord.

Les pieds sont déformés avec un grand écartement du pouce et certains individus les ont fortement tournés en dedans, Leur épiderme est granuleux en raison des continuelles piqûres de moustiques. Les déformations corporelles sont inconnues. Pourtant les hommes se percent la partie supérieure des oreilles, le lobe et aussi la cloison nasale pour y introduire des éléments décoratifs. L'épilation est pratiquée par tous.

L'état de santé est précaire et le manque d'hygiène ne facilite pas les choses. Les Erigpactsa n'aiment pas l'eau et

certains d'entre eux ne prennent que deux ou trois bains par mois.

Malgré les frottements avec les seringueiros, ces indigènes ne méritent pas leur réputation de coupeurs de têtes. Ils sont pacifiques; entre eux les conflits violents sont rares. Par curiosité, les femmes et les enfants ont fouillé dans mes bagages, mais ils ne volent rien. Parfois ils mentent. Les hommes, eux, se font remarquer par un manque de curiosité et une indifférence devant des choses pourtant nouvelles pour eux, et par leur fatalisme devant la débâcle provoquée par l'avance continue des exploitations de caoutchouc.

Au début de mon séjour, les Erigpactsa montrèrent une certaine méfiance, bien compréhensible quand on connaît leurs tragiques expériences avec les seringueiros. Mais bientôt cette méfiance fit place à un comportement très amical. Certains individus restèrent cependant distants, mais non point menaçants.

D'après les renseignements que j'ai pu obtenir pendant les deux mois passés avec ces Erigpactsa, j'ai pu déduire que la nation est divisée en deux groupes, l'un vivant sur les hautes terres des rives des rios Juruena et Arinos, et l'autre habitant la forêt. Le premier groupe, dont font partie ceux de ce village, subit une modification certaine de sa manière de vivre, en raison de la présence des seringueiros.

Tenue quotidienne.

L'homme porte des pendentifs en plumes d'ara montées sur un cordon de coton et passés dans le trou pratiqué dans la partie supérieure de l'oreille. Dans le trou du lobe des oreilles, il portera une palme enroulée si le trou est récent ou alors un disque de bois léger qui peut atteindre jusqu'à 17 cm. de diamètre (fig. 7). Un premier collier, porté très serré, est le signe distinctif de la nation Erigpactsa; ce sont 4 canines de singes montées sur un cordon de coton. Ensuite, un second cordon soutient des dents de porc sauvage, dents qui peuvent être au nombre de 2, 4, 6, 8, ou 10 et qui pendent sur la poitrine (fig. 4). En plus, il peut porter plusieurs rangées de colliers de graines qui descendent jusqu'à la hauteur de l'estomac. Autour des reins, un cordon de fibres ou d'écorce soutient un pagne en fibres qui protège le bas-ventre. Parfois des attaches de coton serrent fortement le bras au-dessous de l'épaule et la jambe au-dessous du genou, ainsi que les poignets et les chevilles.

La femme n'a pas d'ornements aux oreilles. Elle

porte aussi le collier de dents de singe et le pendentif en dents de porc. Ses colliers de graines sont plus longs que ceux des hommes et descendent jusqu'au bas-ventre (fig. 8). Les colliers de coquillages, d'os de jacamin, de petites dents de singe sont exclusivement féminins. L'indienne s'orne les avant-bras avec des bracelets en queue de tatou ou en coque de noix de Pará. Comme l'homme, elle peut avoir des attaches de coton aux bras, genoux, poignets et chevilles.

Les enfants, comme les adultes, portent le collier de dents de singe (fig. 5). Les garçons ont des colliers en graines, courts, et les filles des colliers jusqu'au bas-ventre. Tous peuvent avoir des liens aux bras, genoux, poignets et chevilles. Les garçons ont une simple cordelette autour des reins, à laquelle viendra s'ajouter plus tard le pagne.

Le village.

Souvent, l'indien profite de l'existence d'une clairière naturelle; en d'autres occasions, comme c'est le cas ici, la clairière a été ouverte à la hache et les arbres brûlés. Le seul facteur important dans le choix de l'emplacement d'un village semble être la présence de l'eau. Ceux qui sont situés près des fleuves sont construits sur des terres hautes, hors de l'atteinte de l'inondation, comme pour le village qui nous intéresse. A notre arrivée, il n'y avait au nord que 80 m. entre la dernière cabane et la zone inondée dans la forêt. A l'est, la crue du rio Juruena arrivait à 50 m. des habitations. Au sud, c'est la rivière qui coule à une cinquantaine de mètres et à l'ouest, à 200 mètres, on retombe sur une autre courbe de la rivière. Dans l'état actuel, la disposition des cabanes n'obéit à aucune règle, chaque chef de famille construit la sienne où il le désire.

Le village compte quatre habitations familiales, une hutte abandonnée (où nous nous sommes installés), la cabane des hommes et un abri pour le pilon (fig. 3).

Les arbres abattus sont laissés sur place au milieu d'une végétation basse, d'où grande facilité pour les serpents, araignées, etc. de se glisser à l'intérieur des cases. Quelques arbres restés debout sont un danger permanent car le feu a attaqué leur base et ils pourrissent doucement.

Pendant la saison des pluies, on peut atteindre le village en pirogue et débarquer à une cinquantaine de mètres. Cet endroit est utilisé comme lavoir. En saison sèche, la rivière n'est

plus navigable et on ne peut aborder que 200 mètres en aval. Des pistes s'enfoncent dans la forêt dans trois directions différentes.

Les habitations.

L'époque propice à la construction d'une cabane est de mai à novembre, pendant la saison sèche; c'est un travail familial et il est difficile de compter sur l'aide des voisins. Les dimensions peuvent varier. La case de Beou, par exemple, mesure 21 m. de long, 9 m. de large et 6 m. jusqu'au faîte; c'est une des plus grandes. La maison a toujours plusieurs portes, deux en général, l'une sur le petit côté et l'autre sur le grand côté, faites d'un cadre de palmes tressées fixé par l'un des côtés au moyen de lianes attachées au support de la cabane.

La structure est faite de longues branches attachées avec des lianes; femmes et enfants aident les hommes à son édification. Le toit est ensuite recouvert avec des jeunes palmes de buriti. D'autres mêmes palmes sont tressées et fixées sur les angles du toit comme protection contre la pluie. Le tressage de ces "faîtières" est exécuté par les hommes et les femmes.

Certaines de ces huttes sont bien terminées, d'autres s'écroulent dès le premier ouragan, mais toutes prennent l'eau. La cabane est aussi un lieu de travail pour les petites activités domestiques. Pour les travaux plus importants, les Erigpactsa construisent un abri, propriété commune où est installé le mortier.

La maison des hommes, où habitent les célibataires et les veufs, n'a pas de caractère secret ni d'emplacement spécial. Les femmes peuvent y entrer, notamment pour apporter la nourriture des garçons ayant déjà passé l'épreuve qui les consacre guerriers et qui, jusqu'à leur mariage, n'ont plus le droit d'habiter une maison familiale.

Dans ces dernières, chaque couple occupe quelques mètres carrés où les hamacs sont tendus côté à côte, à environ 40 cm. du sol. Il n'y a pas de feu central, chaque individu entretient le sien sous son hamac. Les emplacements ne sont pas définitifs et restent tributaires des gouttières.

Sur le sol de terre battue, jamais nettoyé, gisent pêle-mêle des marmites d'argile, des corbeilles tressées, des calebasses, des noix, des morceaux de poisson, des os de singe, etc. On y trouve aussi des couteaux et des ustensiles d'aluminium, sou-

venirs d'attaques contre des campements de seringueiros. Les branches de la structure, à 1m. 80 de hauteur, servent de supports à des corbeilles ou des calebasses pleines de noix. Près des hamacs, les quenouilles sont plantées dans les parois. Certains objets sont dissimulés à l'intérieur de ces parois. Les armes, casse-tête, arcs et flèches sont cachés dans le toit. Comme il n'y a pas de trou d'aération, l'air est lourd, vicié et nauséabond. Les moustiques diurnes n'y pénètrent pratiquement pas, mais dès la tombée de la nuit les anophèles y sont nombreux et les indiens abandonnent souvent leur demeure pour aller dormir dans la forêt.

Le feu est obtenu par le frottement de deux morceaux de bois et l'éclairage est réalisé uniquement par l'écartement des palmes à l'endroit où une activité déterminée demande de la lumière.

Inventaire de la cabane de Beou :

6 hamacs
7 corbeilles-tamis
1 mortier cylindrique de 30 cm. de haut avec pilon
3 corbeilles-paniers pleines de noix.
5 quenouilles
2 calebasses avec uruku
5 marmites en argile
2 plats en argile
1 corbeille renfermant du coton sauvage
2 pieux pour le tissage des hamacs
3 marmites en aluminium
2 spatules en bois
1 pierre pour polir les bracelets
1 calebasse avec os de singe et dents de poisson-chien
1 éventail en palme
2 flûtes en palme
1 flûte droite en bambou
1 flûte de pan circulaire
1 jeu de volant (kawanatsipa)
2 bandes de coton pour porter les enfants
3 perçoirs en os

Transports.

Le transport par voie fluviale est assez rare car l'indien Erigpactsa, bien que surnommé Canoeiro par les seringueiros, n'aime pas l'eau. Il peut quand même arriver qu'une famille se déplace en pirogue pour un court trajet. Dans ce cas, l'homme se tient

à l'avant de l'embarcation d'où il pagaie et dirige. La femme et les enfants s'installent au milieu. Les femmes ne savent pas pagayer et, d'après mes observations, le cinquante pour cent des Erigpactsa ne savent pas nager.

L'Indien utilise deux sortes de pirogues, l'une en écorce de jatoba et l'autre en cèdre. La fabrication de la première est identique à celle des indiens du Haut-Xingú; en raison de son instabilité dans les rapides, elle est peu employée. Les Erigpactsa préfèrent donc la pirogue en cèdre, plus lourde mais plus stable. Elle est creusée à la hache et sa fabrication peut durer de dix jours à un mois. Elle peut appartenir à un seul indien, mais en général elle est la propriété commune de plusieurs compagnons de pêche. Avant l'apparition des seringueiros, la fabrication d'une pirogue à l'aide des haches en pierre polie était un travail de longue haleine. A sa mise à l'eau, une pirogue pèse environ 300 kilos. Celle que j'ai vu construire mesurait 4m. 70 de long, 60 cm. de largeur extérieure, 50 cm. de largeur intérieure; hauteur du bord : 45 cm.

L'embarcation est propulsée à l'aide d'une pagaie de bois tendre aux dimensions suivantes : longueur du manche 77 cm. ; longueur de la pale 50 cm.; longueur totale 127 cm.; largeur de la pale 15, 5 cm. Les garçons savent pagayer et accompagnent parfois les hommes pendant les parties de pêche.

L'indien Erigpactsa se déplace donc de préférence par voie terrestre. Pendant la saison des pluies, la forêt inondée rendant la progression difficile, voire impossible, il reste au village, ne faisant que de petites sorties de chasse ou de pêche. Pendant la saison sèche, il devient nomade et peut franchir d'énormes distances. S'il voyage avec sa famille, il marche presque toujours en tête; en plus de ses armes (arc et flèches), il porte une petite charge. Le soir, un campement est improvisé en attachant les hamacs entre les arbres. S'il pleut, on construit vite un abri avec des palmes ou des feuilles de bananier sauvage. Si le groupe trouve un arbre avec des baies comestibles, on ne repart que lorsque tout est consommé. Quand on rencontre une rivière poissonneuse, on s'arrête pour pêcher. Et lorsque un animal est abattu, nouvel arrêt jusqu'à ce que la moindre parcelle en soit avalée.

Si une femme Erigpactsa meurt pendant le voyage, son mari l'enterre et continue sa route avec les enfants qui savent marcher. Un nouveau-né sera abandonné en pleine forêt. J'ai remarqué que l'homme Erigpactsa n'attache pas beaucoup d'importance à sa femme et à ses enfants car, lors d'un voyage, il peut s'attarder au village et partir à son tour avec parfois trois ou quatre

heures de retard sur sa famille. C'est pourtant la femme Erigpactsa qui a le plus d'autorité dans le ménage.

Agriculture.

L'arbre à caoutchouc pousse en abondance dans toute la région et a motivé, en 1956, l'arrivée des civilisés. Pourtant, l'indien Erigpactsa n'utilise que très peu le latex; je n'ai vu son emploi que dans deux cas : pour servir de fixatif à la peinture uruku et pour coller les deux parties de la flûte de guerre.

Le palmito, fréquent dans la région, était inconnu de ces indiens. Ils m'ont regardé avec surprise abattre cet arbre, en extraire le coeur et le manger. Par contre, ils récoltent et mangent le piqui, assez rare dans cette zone.

Leur grande réserve alimentaire pendant la saison des pluies est constituée par la noix de Pará.

Les Erigpactsa visités possédaient deux plantations, propriété commune du groupe : l'une au village (de manioc et maïs) et l'autre (de maïs seulement) distante de deux kilomètres en direction de l'ouest. Plus quelques pieds de bananiers sauvages et des patates douces. Il était question d'entreprendre une troisième plantation sur une île du rio Juruena, à l'embouchure de la rivière.

Le déboisement se fait dans le courant de mars; deux mois après environ, les arbres sont incendiés mais peu brûlent entièrement. Le plantage a lieu dès les premières pluies. L'abattage des arbres est souvent très difficile, certains géants de la forêt ayant de telles racines qu'il est impossible de les couper à leur base. Il faut alors construire un échafaudage de branches jusqu'à 5 ou 6 mètres et couper l'arbre à cette hauteur.

Chasse.

Les Erigpactsa sont d'habiles chasseurs mais cette activité ne peut se pratiquer que pendant la saison sèche. La chasse se fait avec l'arc et les flèches mais il convient de mentionner l'emploi de la massue chez les jeunes garçons. Ces derniers, lors d'une chasse au porc sauvage par exemple, attirent les jeunes animaux en imitant le cri des femelles et les assomment.

Il est courant de voir au village toutes sortes d'ani-

maux ou d'oiseaux apprivoisés. Lors des chasses, les petits sont en général épargnés et rapportés aux enfants; les oiseaux sont souvent capturés au nid. Ils sont toujours bien soignés.

Pêche.

La pêche, occupation exclusivement masculine, est plus productive que la chasse et une source plus régulière de ravitaillement. Pendant la saison des pluies, et bien que la pêche soit plus difficile en raison de l'eau trouble, le poisson est, avec les noix de Pará, le seul aliment de ces indigènes. Avant 1956, l'indien Erigpactsa connaissait quatre manières de pêcher; depuis est venue s'ajouter la technique de la ligne et du hameçon qui, du reste, ne porta des fruits qu'après notre arrivée. Ces quatre techniques sont : la pêche à l'arc, pratiquée depuis une pirogue ou depuis la rive; la pêche au casse-tête, pratiquée à la fin de la saison des pluies, dans les "laisses" où les poissons sont restés prisonniers; la pêche au "timbó", connue et employée par nombre de tribus; enfin, la plus curieuse, la pêche à la noix de Pará. Elle se passe ainsi : le pêcheur s'installe au bord de l'eau et mâche des noix. A côté de lui, il a disposé quelques tisons ardents et il tient une corbeille évasée en forme de tamis. De temps en temps, il crache la pulpe dans l'eau après avoir placé le tamis à environ 50 cm. sous l'eau. Une multitude de petits poissons de 6 à 10 cm. de longueur se précipitent aussitôt sur les morceaux de noix et le tamis est vivement remonté avec les poissons qui s'y trouvent. Ces derniers sont placés quelques instants sur les braises et mangés immédiatement.

Alimentation.

Elle est très variable suivant l'époque. Pendant la saison des pluies, les noix de Pará constituent le plat de résistance. Pendant la sécheresse, ce sont les poissons.

Le fruit du noyer de Pará se présente sous la forme d'une grosse coque d'environ 12 cm. de diamètre et pesant entre 600 et 850 grammes. Lorsqu'elle est mûre, elle tombe sur le sol; elle est cassée sur place au moyen d'un petit casse-tête ou avec le dos de la machette. On en extrait les noix dont le nombre peut varier de 12 à 18 par coque. Les femmes confectionnent sur place des paniers de palmes tressées à support frontal et rapportent la récolte au village. La noix de Pará peut être mangée crue, bien qu'alors son abus provoque de douloureux maux de ventre. Elle peut être pilée et mélangée avec du miel sylvestre. La masse pilée peut

aussi être chauffée sur une plaque d'argile et devient ainsi une sorte de biscuit doré. On peut aussi faire griller les noix sur la plaque d'argile. Lorsque l'Erigpactsa mange une viande grillée, du singe par exemple, il aime y ajouter un peu de cette noix pilée. Elle est aussi utilisée dans la soupe de maïs.

Le poisson est préparé dès le retour des pêcheurs et toujours le même jour que la pêche. Il peut être grillé sur des braises, cuit dans les marmites d'argile ou encore rôti à feu lent sur un gril de branches vertes. Ce dernier procédé, nommé "peixe moqueado" par les caboclos, permet de conserver le poisson jusqu' au jour suivant. Le poisson est rôti entier, mais parfois les viscères sont retirés avant la cuisson et préparés à part.

Les Erigpactsa font une grande consommation de miel sylvestre et n'hésitent pas à abattre l'arbre au sommet duquel ils découvrent un nid d'abeilles.

La viande de chasse est en général rôtie. Les Erigpactsa ont une nette préférence pour le singe, mais ils tuent et mangent le tapir, le chevreuil, le caitetu, la queixada et la capivara, la paca et la cotia. Ils apprécient la chair de la tortue et ses oeufs. Il ne semble pas qu'ils mangent le crocodile et le serpent. Parmi les insectes, ils mangent une espèce de grosse puce, les poux de tête, les sauterelles et les fourmis-sauva.

Nous avons vu qu'ils ont dans leurs plantations le manioc, le maïs, la patate douce et le bananier. Au sujet du manioc, je pense, faute de renseignements précis, qu'ils ne l'ont pas depuis longtemps. Il s'agit du manioc dit "manso" (Manihot aipi) qui, en général, est peu cultivé par les indiens. Pour appuyer cette supposition, je signalerai que les Erigpactsa ne possèdent pas de râpe à manioc ni d'ustensile pour en exprimer le jus. Les racines sont simplement cuites dans la cendre.

Quant au maïs, d'après ces indigènes, on en trouve dans tous les villages. Il est mangé vert, l'épi étant rôti sur des braises. Lorsqu'il est mûr, il est simplement grillé sur une plaque d'argile. Il peut aussi être pilé pour en faire des galettes ou mélangé dans la soupe faite avec des noix pilées.

La patate douce est cuite dans la cendre.

Les bananiers observés avaient été arrachés en forêt et replantés à proximité du village. Ils étaient toutefois trop jeunes pour donner des fruits.

Dans la région, les baies comestibles sont pratiquement inexistantes. J'ai vu à plusieurs reprises des enfants manger de l'argile. Quant aux repas de chair humaine, j'en parlerai plus loin.

Avant de clore ce chapitre sur l'alimentation, j'aimerais faire deux remarques. L'apparition de la hache en fer et de la machette a été nuisible à l'alimentation de ces indiens. Lorsqu'il ne disposait pas de ces instruments, l'Erigpactsa était obligé de se contenter des fruits qu'il rencontrait sur le sol; il a découvert maintenant qu'il était facile d'abattre un arbre pour en prendre les fruits. 1ère conséquence : diminution des espèces fournissant des fruits et des baies comestibles; 2ème conséquence : diminution locale du gibier et des oiseaux qui s'en nourrissaient. D'autre part, si, pendant la saison sèche, l'alimentation ne semble pas poser de problème, il n'en est pas de même durant l'époque des pluies, car l'Erigpactsa ne fait pas de réserves mais mange immédiatement ce qu'il possède. Lorsque la forêt est inondée sur des kilomètres par une nappe liquide qui peut atteindre jusqu'à quatre mètres de hauteur, le gibier s'est enfui sur des hauteurs situées à des jours de marche et les pirogues ne passent pas dans l'enchevêtrement des lianes, des fougères géantes et des troncs. Il ne reste donc que les noix de Pará, le miel et les poissons. Les deux derniers étant problématiques, l'unique aliment des Erigpactsa pendant les pluies est donc la noix. Leur organisme supporte-t-il ce régime ? je ne le crois pas car, chaque année à cette époque, les décès sont nombreux, surtout chez les enfants.

Hygiène.

La saleté qui règne dans les habitations n'a d'égale que la saleté corporelle. Hommes, femmes et enfants ont la peau couverte de crasse et de poussière. Les piqûres continuelles des moustiques provoquent des plaies infectées. Les adultes semblent résistants à la malaria mais elle doit jouer son rôle dans la grande mortalité infantile.

Ils souffrent de fréquents troubles intestinaux et d'une maladie de peau causée, semble-t-il, par la consommation du maïs. Depuis 1956, la grippe a fait son apparition à chaque saison des pluies. Notons encore les mycoses et une certaine irritation des yeux.

Les Erigpactsa utilisent différents remèdes tirés de plantes ou de racines. Le sorcier est inexistant (depuis 1956). Ce

sont les femmes les plus vieilles qui détiennent les secrets de ces plantes. L'auto-suggestion joue un grand rôle puisqu'ils arrivent à obtenir la guérison de blessures en glissant simplement une certaine feuille dans l'attache de coton qu'ils portent au poignet ou à la cheville.

Ils portent aussi des amulettes (petites poupées de coton) qui les protègent, disent-ils, contre les maladies.

Artisanat.

Bois. Nous avons déjà parlé des pirogues en bois et en écorce. Il faut encore citer, parmi les objets en bois, le casse-tête, l'arc, la flûte de guerre, les spatules pour mélanger les aliments, les mortiers et les pilons, les disques d'oreille et la lance de danse.

Le grand mortier est généralement utilisé pour piler le maïs. Il mesure entre 60 et 70 cm. de hauteur avec un diamètre de 25 à 30 cm. C'est l'homme qui va couper un tronc en forêt mais c'est la femme qui allume un feu sur le sommet et l'entretient pendant un certain temps. Ensuite, elle l'éteint et racle les parties brûlées. Un nouveau feu est allumé, toujours au centre, et l'opération se poursuit jusqu'à ce que le trou soit profond d'une trentaine de centimètres. Le mortier est alors raclé et nettoyé avec le bord tranchant d'un coquillage puis poli avec des feuilles rugueuses. Il est en général utilisé sous un abri spécial. Il y a plusieurs manières d'y travailler : 1) une indienne seule tenant le pilon avec les deux mains; 2) une indienne seule tenant un pilon dans chaque main; 3) deux ou plusieurs femmes avec chacune un pilon.

Le petit mortier, utilisé dans les cabanes et transportable, a 30 cm. de hauteur sur 15 de diamètre. Pour y travailler, il faut se mettre à genoux et le tenir fermement entre les cuisses.

Le pilon pour le grand mortier mesure un mètre et 5 à 6 cm. de diamètre. Il pèse environ 5 kilos.

Les spatules sont fabriquées par les hommes dans du bois de cèdre ou de palmier (chiriva).

La lance de danse, qui jamais n'est utilisée comme arme, est faite avec une hampe en bois de chiriva et une pointe en bambou. Elle est ornée de duvet d'ara et de mèches de cheveux.

Bambou. Différents objets sont confectionnés en bam-

bou. Citons certaines flèches, certaines flûtes, les pointes de réserve des flèches de guerre et de chasse, le couteau qui sert à couper le cordon ombilical lors des accouchements (fig. 12).

Filage. Après la cueillette, le coton sauvage est conservé dans des corbeilles suspendues sous la toiture. Il est filé avec une quenouille de chiriva (palmier) à laquelle sont fixées, dans sa partie supérieure, une dent d'agouti, et dans sa partie inférieure, une boule d'argile. Les femmes obtiennent ainsi des ficelles, cordons et cordes de différentes grosseurs; elles filent aussi des fibres de palmier, pour les cordes des arcs par exemple.

Tressage. Pour ces dernières, les fibres végétales déjà filées sont tressées. Ce travail est fait par les hommes. Les jeunes palmes sont utilisées pour les bandes protectrices qui se placent sur les toitures. C'est aussi avec ces palmes que sont fabriqués plusieurs jouets, jeux de fléchettes, toupies, pipes, comme aussi les couronnes de danse. Les divers paniers n'offrent pas une grande variété de formes; citons le grand panier à support frontal, celui, plus petit, qui se porte pendu sur l'épaule, et les tamis ronds. Pour ces derniers, la trame est variable suivant l'usage auquel ils sont destinés; c'est l'un des rares objets où l'on peut remarquer une tentative ornementale obtenue en variant le tressage et en utilisant des éléments de couleurs différentes. (fig. 14).

Tissage. Avec les fils de coton ou de fibre, les femmes tissent des brassards de danse qui, ensuite, seront décorés avec des plumes. Elles confectionnent aussi la bande de coton qui sert à transporter les enfants. Enfin, lorsqu'elles possèdent une quantité suffisante de fils de coton, elles entreprennent la confection d'un hamac. Deux pieux sont plantés dans la hutte, dont l'écartement donnera la longueur du hamac; un troisième bâton est placé horizontalement pour maintenir l'écartement. J'ai mesuré un écartement de 305 centimètres, les pieux ayant 130 cm. de hauteur. Les fils de coton sont alors tendus sur une hauteur de 50 cm., ce qui donnera une largeur finale d'un mètre. Puis les fils verticaux sont mis en place. Pour cette besogne, les femmes s'enduisent les mains avec de l'uruku qui donnera une teinte rougeâtre à l'ensemble.

Poterie. Chez les Erigpactsa, le travail de la poterie est réservé aux hommes. Parmi les objets en argile, il faut citer deux sortes de marmites, une à parois hautes et une à parois basses; une plaque pour la cuisson des galettes et un sifflet (fig. 10). Les marmites les plus grandes ont un diamètre de 30 à 35 cm.; elles sont réservées à la cuisson des têtes humaines. Les autres, plus courantes, ont un diamètre qui varie entre 15 et 25 cm. (fig. 13).

L'endroit où les indiens vont chercher l'argile est à trois jours de marche du village. La poterie est primitive, sans dessin ou décoration, exécutée avec des boudins de glaise puis lissée intérieurement et extérieurement avec un morceau de bois et ensuite avec les mains. La pièce est séchée au soleil pendant plusieurs heures puis conservée dans l'ombre et la fraîcheur de la case. Finalement, elle est déposée à proximité de braises ardentes; elle est surveillée et changée souvent de position.

Une vingtaine de jours après mon arrivée, j'ai découvert par hasard, en lisière de la forêt, un fragment de poterie très différente de celle des Erigpactsa et cela m'incita à faire des fouilles en différents endroits du village. Creusant dans le sol sablonneux, j'ai mis à jour un certain nombre de tessons, dont certains proviennent de récipients beaucoup plus grands que ceux utilisés par les Erigpactsa. D'autre part, la terre employée me paraît également différente. Cet endroit a probablement été habité par une autre tribu avant l'arrivée des Erigpactsa.

Pierre polie. Je n'ai pas vu de hache en pierre bien que les Erigpactsa m'aient affirmé qu'elles sont encore utilisées dans certains villages.

Outils. Pour percer les graines, dents ou autres objets dont se composent les colliers, les Erigpactsa se servent des dents du poisson-chien, de certains os de poisson ou de singe. Pour couper ou racler, ils ont des coquillages avec lesquels, aussi, ils se rasent les cheveux sur le front. Pour polir les bracelets en queue de tatou et en noix de Pará, ils utilisent des pierres rugueuses. Pour polir le bois dans la fabrication des arcs, ils emploient des feuilles. Les peignes n'existent pas.

Parure. Les diadèmes (fig. 6 et 15) et les parures brachiales sont aujourd'hui des pièces rares dont seuls les anciens connaissent la fabrication. Ce sont les hommes qui les confectionnent ou qui préparent les grandes plumes d'ara pour la décoration nasale. Les colliers sont fabriqués par les hommes et par les femmes.

Objets civilisés. Ils proviennent du pillage de campements, de cadeaux du Père João, etc. Il est courant de voir un Erigpactsa vêtu de chemise et pantalon. J'ai noté des haches, couteaux, machettes, marmites en aluminium, miroirs, hameçons, fil de pêche et quelques ciseaux.

Occupation journalière.

Chez les Erigpactsa, la journée ne commence pas à heure fixe. Ils sont d'un naturel paresseux et la famille se prélasse dans les hamacs jusqu'à 8 ou 9 heures, exception faite des jours de pêche ou de chasse. La femme et les enfants se rendent à la rivière pour chercher de l'eau, puis se recouchent jusqu'à ce que la faim les pousse à préparer quelque aliment. Ils mangent assis ou couchés, ou encore accroupis. Dans la matinée, ils grignoteront volontiers quelque relief du repas de la veille. Il n'y a pas d'heure fixe pour les repas et il n'y a pas toujours de nourriture disponible.

En fin d'après-midi, souvent à la tombée de la nuit, les femmes vont à la recherche du bois mort qui alimentera les feux pendant la nuit. Le soir, hommes, femmes et enfants se réunissent devant les cabanes et tiennent d'interminables discussions qui durent parfois fort tard.

Organisation.

Tout laisse croire que la nation Erigpactsa était parfaitement organisée avant 1956. D'après les renseignements obtenus, l'ensemble des groupes obéissait à trois chefs suprêmes : un chef de chasse, un chef d'agriculture et un chef de guerre, qui habitaient un village situé dans la région du partage des eaux entre les rios Arinos et Sangue. Chaque village avait un chef qui faisait appliquer les décisions des chefs suprêmes. L'ensemble était divisé en deux groupes : ceux qui habitaient les rives, nommés par les indiens "tucano" (prédominance des plumes de toucan), et ceux des hauteurs nommés "arara" (prédominance des plumes d'ara), groupes, semble-t-il, égaux. Lors des réunions, les guerriers de chaque groupe avaient un emplacement différent.

Actuellement, la présence des exploitations de caoutchouc a démantelé cette structure et chaque village est devenu une communauté indépendante. Les trois chefs suprêmes n'existeraient plus et certains villages, comme celui que nous avons visité, n'ont même plus de chef.

Le groupe local est considéré comme une communauté de parents. En dehors des relations consanguines, ils se considèrent comme descendant tous d'un tronc commun, par la ligne paternelle. Le groupe local est exogame, une femme "arara" ne pourra donc se marier qu'avec un homme "tucano".

Le groupe "arara" aurait un dialecte un peu différent de celui du groupe "tucano".

Il semble que, dans certains cas, les parents combinent le mariage de l'enfant qui, une fois en âge de se marier, accepte le conjoint choisi. Il n'y a pas de cérémonie spéciale, l'homme, qui habitait la maison des hommes, va mettre son hamac dans la cabane de son épouse dont il devient économiquement responsable. Plus tard, il construit sa propre maison. Parfois, et c'est souvent le cas pour les veuves, c'est la femme qui va choisir son époux. Elle va dans la maison des hommes, décroche le hamac de l'élu et l'emporte chez elle. Si l'homme n'est pas d'accord, il reste à proximité et reprend son hamac dès que l'indienne s'éloigne.

L'indien Erigpactsa n'a qu'une épouse et, à de rares exceptions, la respecte. Ce qui ne l'empêche pas, lorsqu'il va en visite dans un village voisin, d'avoir des relations avec d'autres indiennes, en général avec des veuves.

Dans le ménage, la femme a une très grande autorité sur son mari qui la craint. Dans certains cas, le divorce est autorisé. La séparation est plus fréquente chez les couples jeunes. Les enfants restent avec la mère et le deuxième époux devra les accepter. Les Erigpactsa se marient jeunes, aussitôt après les premiers signes de puberté. Avant d'être pubère, la jeune fille est respectée. Je n'ai pas remarqué de cérémonie spéciale ou de réclusion lorsqu'une jeune fille atteint la puberté, mais pour le garçon, elle marque le départ pour la grande épreuve, qui va durer pendant toute la saison de la sécheresse.

A 8 ans, les garçons subissent la perforation de la partie supérieure des oreilles, exécutée avec une dent de poisson-chien. Un cordon de coton est passé dans le trou dans lequel, plus tard, seront suspendus les pendentifs en plumes. A 14 ans environ, c'est la perforation du lobe des oreilles et de la cloison nasale. A son départ pour la grande épreuve, le garçon n'emporte rien. Il devra vivre de longs mois dans la forêt, s'y fabriquer des armes, des ornements et un hamac de lianes. Il devra remplacer la palme enroulée du lobe de l'oreille par un petit morceau de bois, première étape d'une pratique qui lui permettra de posséder plus tard des disques d'oreille de 17 cm. de diamètre. A son retour au village, il est devenu un homme, il ne retourne pas dans la maison familiale mais va s'installer dans la maison des hommes.

Accouchement.

La femme Erigpactsa accouche dans la forêt, à proximité du village, dans un abri construit quelques jours plus tôt quand il n'existe pas de hutte de chasse.

L'homme n'assiste pas à l'accouchement. La future mère peut être assistée par une ou plusieurs femmes mais il arrive aussi qu'elle soit seule. Elle accouche en position accroupie. Le cordon ombilical est attaché avec des fibres d'écorce et coupé avec une lame acérée de bambou (fig. 12). L'enfant est nettoyé avec de la salive et le placenta abandonné et recouvert de feuillages. La mère recommence aussitôt ses activités domestiques et je n'ai pas vu, comme chez les Kamayura par exemple, d'attitudes spéciales de la part du père ou de la mère (jeûne, repos, etc.).

L'enfant est transporté par la mère, soit sur la hanche, soit dans un bandeau de coton, parfois jusqu'à l'âge de cinq ou six ans à moins qu'un autre enfant ne vienne à naître.

Enfant - Education.

Jusqu'à la puberté, les enfants des deux sexes restent de préférence avec la mère qu'ils aident dans ses travaux domestiques. Les parents n'enseignent rien, ce sont les enfants qui doivent observer les adultes et essayer de les imiter au mieux.

Les petits Erigpactsa fabriquent eux-mêmes leurs jouets : toupies et pipes en palmes, jeux de fléchettes, etc. Avec de petits arcs, ils organisent des concours de tir et partent en groupe pêcher ou chasser des oiseaux.

Les enfants respectent les parents et les craignent. Lorsque c'est nécessaire, le père ou la mère peut donner une correction à son enfant, ou à celui d'un autre ménage.

Lorsqu'un enfant qui ne sait pas encore marcher devient orphelin, il est enterré vivant dans la tombe du dernier parent décédé. S'il sait déjà marcher, il est adopté par les parents les plus proches.

Mesure du temps.

Les Erigpactsa divisent l'année en deux parties : la saison sèche et la saison des pluies. Chaque saison est divisée en six lunes. L'expression "botó'i aistoubá" signifie un mois. Je n'ai pas constaté de calendrier. Les jours sont indiqués par le mot "imi-pan" qui signifie "dormir".

Le mot "staidoubá" signifie "un" et aussi "seul". "Pétok" veut dire "deux", mais aussi parfois trois ou quatre. "Aguibouia" veut dire beaucoup, c'est-à-dire aussi bien cinq que cinquante.

Enterrement.

D'après les renseignements que j'ai obtenus, lorsqu' un Erigpactsa va mourir, un de ses compagnons reste à ses côtés et pose la main sur son flanc. Quand la mort est certaine, il l'annonce aux autres qui commencent aussitôt les lamentations. C'est généralement l'indien le plus vieux qui, tout en préparant le cadavre, conduit les chants funèbres qui sont repris en choeur par l'assistance. Le corps, placé en position embryonnaire, est enroulé dans son hamac avec tous ses biens, à l'exception des armes pour les hommes et des marmites pour les femmes. Si c'est un enfant, son arc et ses flèches, considérés comme jouets, le suivent également. Pour l'indien Erigpactsa, la mort n'est pas une fin mais un passage entre deux genres de vie. Le mot "mort" n'existe du reste pas dans leur vocabulaire, ils utilisent le mot "dormir".

Le corps, enroulé dans le hamac, est placé sous deux bâtons tenus par deux hommes. Un trou, peu profond, est creusé à une cinquantaine de mètres des habitations. Le cadavre y est transporté, accompagné par tous, au milieu des lamentations et des pleurs. Il est recouvert de terre et quand le trou est bouché, les pleurs cessent et chacun retourne à ses occupations. Les parents directs du défunt se rasent les cheveux en signe de deuil. Pendant trois jours, ils arrosent quotidiennement la sépulture, ajoutent de la terre et la tassent. Il semble qu'ensuite la tombe soit oubliée, mais non le défunt. Lorsqu'un parent ou un ami viendra en visite, ils pleureront ensemble à la mémoire du disparu.

Les deux enterrements auxquels j'ai pu assister présentent quelques différences. Dans le premier cas, il s'agissait d'un enfant orphelin, qui est mort seul, et dont le cadavre, enroulé dans son hamac et placé quelques instants sous les deux bâtons croisés, fut déposé dans la fosse sans aucune manifestation. Il n'avait, me dit-on, pas droit aux lamentations car il était orphelin et

n'avait pas encore passé l'épreuve traditionnelle. Dans le second cas, un Erigpactsa, terrassé par la grippe, est aussi mort seul dans sa hutte. Son cadavre, en position embryonnaire, a été enroulé dans son hamac avec tous ses biens, pendant que les assistants reprenaient en choeur les chants funèbres. Une fois la tombe creusée, le corps a été placé au fond du trou et recouvert de terre, toujours avec accompagnements de pleurs, Il n'y a pas eu de bâtons croisés.

Croyances.

Ce groupe étant en pleine désorganisation, mon séjour n'a pas été assez long pour que ce sujet soit étudié. Voici cependant ce que j'ai pu observer et comprendre.

Le singe blanc, d'ailleurs très rare, est sacré et les Erigpactsa ne le tuent pas. Le passage d'un petit oiseau blanc (non identifié) au-dessus d'une cabane est un signal de mort pour un de ses occupants.

L'indien Erigpactsa craint le "morococho". C'est un être d'environ deux mètres de hauteur, velu et barbu, avec de longs cheveux, qui marche sur deux pieds. Ses bras sont très longs et pendent le long du corps. Il dégage une très mauvaise odeur. Son habitat se situe "près d'une certaine rivière" dans la forêt. Celui qui respire son haleine meurt quelques heures plus tard.

Deux Erigpactsa m'ont affirmé l'avoir rencontré. Ils ont vivement tourné la tête et se sont enfuis. Un autre m'a dit que son père était mort pour avoir respiré l'haleine d'un "morococho".

Musique.

La variété des flûtes est grande. J'en ai compté dix modèles différents :

1) une grande flûte de bambou, fabriquée par les hommes et utilisée par les hommes et les femmes. On en joue en groupe de deux à six personnes, assis, ou debout en dansant. Elle n'a qu'un son, assez grave, et est décorée avec des palmes;

2) une petite flûte de bambou, semblable à la précédente mais plus courte;

3) une flûte de pan circulaire (fig. 11), fabriquée et utilisée par les hommes et les femmes. C'est un instrument de divertissement qui peut être employé à n'importe quel moment de la journée. On en joue en soufflant dans les tubes à environ 5 cm. de distance;

4) une flûte de pan, fabriquée par les hommes et utilisée par les hommes et les garçons. C'est un instrument de divertissement;

5) une flûte de guerre en bois (fig. 9), fabriquée et utilisée par les hommes. Elle sert à donner le signal d'attaque ou de recul dans les conflits guerriers;

6) une flûte de palme, imitation de la flûte de guerre. Fabriquée et utilisée par les femmes comme divertissement;

7) une flûte de bambou mince, utilisée comme divertissement par les hommes et les femmes;

8) une flûte d'os de singe, utilisée et fabriquée par les hommes;

9) une flûte de coque de noix de Pará, utilisée et fabriquée par les hommes;

10) une flûte d'argile, fabriquée par les hommes et utilisée par ces derniers pour imiter le cri des oiseaux (fig. 10).

Une seule flûte est donc employée au cours de danses. Je n'ai jamais observé de danses accompagnées de chants. Pour la danse avec les grandes flûtes de bambou, les participants, qui tiennent chacun une flûte, se suivent en file indienne, décrivent quelques cercles devant les cabanes puis entrent dans ces dernières où les femmes leur offrent une boisson faite de noix pilées. Cette danse n'a pas de signification spéciale.

S'il n'y a pas de chants collectifs, il est cependant courant d'entendre chanter une femme ou une fillette pendant qu'elle se livre aux travaux domestiques.

Pour marquer le rythme, les Erigpactsa emploient des grelots de cheville et aussi parfois des colliers d'huîtres.

Un indien d'un autre village vient parfois, pendant la saison sèche, passer quelques jours au village pour enseigner à jouer de la flûte et accorder les instruments. Il le ferait, paraît-il, dans plusieurs villages.

Manifestations artistiques.

Je n'ai pu découvrir trace d'une manifestation artistique qui se traduirait par des dessins, des peintures sur écorce, sur céramique, etc. L'art plumaire mis à part, seul un certain esprit décoratif apparaît dans la confection des corbeilles tressées, des paniers et des casse-têtes.

Les Erigpactsa connaissent et utilisent trois couleurs. La couleur rouge, obtenue avec la graine de l'urukuzeiro, est employée pour teindre les hamacs, la bande de coton qui sert à porter les enfants, différents cordons. Elle est aussi utilisée par les femmes pour les peintures faciales (très simples) et pour saupoudrer les cheveux des enfants. La couleur noire est tirée du charbon de bois. Elle était utilisée pour les peintures corporelles, bien que je n'aie jamais vu les indiens se peindre pendant mon séjour. La couleur bleue, tirée du fruit du jenipapo, est utilisée pour réaliser les tatouages que les femmes portent sur le menton.

Armes et guerre.

Les armes des Erigpactsa sont le casse-tête, l'arc et les flèches. Le casse-tête n'est utilisé que pour la guerre d'embuscade (fig. 16). Il est taillé à la hache dans le tronc d'un palmier (chiriva). La grandeur, et par conséquent le poids, peut varier d'une pièce à l'autre mais le modèle est toujours le même. Autour de la partie supérieure du manche est fixée une bande d'écorce que l'indien place autour de sa tête lorsqu'il marche dans la forêt, le casse-tête pendant dans le dos. Dans sa partie large, en forme de pale, les deux bords sont tranchants. Il est tenu à deux mains et frappe la nuque de l'ennemi (déjà blessé par les flèches). Contrairement à d'autres tribus (comme les Caiapós), les guerriers Erigpactsa n'abondonnent pas le casse-tête sur l'emplacement de l'exécution.

L'arc est fabriqué dans le même bois : Il est dégrossi à la hache et à la machette et poli avec des feuilles. Son profil est demi-circulaire. Il peut atteindre jusqu'à 180 cm. de hauteur, celle-ci étant adaptée à la grandeur de son propriétaire. La corde, filée et tressée par les femmes, est en fibres de palmier.

Les flèches sont de plusieurs types. J'ai noté trois flèches de pêche empennées (épervier). Le premier type présente une pointe en trident formée par trois baguettes pointues en chiriva; la hampe est en bambou. Le deuxième type a une pointe en bois de

chiriva dentelé, hampe également en bambou. Le troisième présente une unique pointe en bois de chiriva qui constitue la moitié de la longueur totale de la flèche.

Les Erigpactsa ont aussi des flèches en bois taillées d'une seule pièce, qu'ils n'aiment pas car elles sont trop lourdes; il s'agit de flèches provisoires employées lorsqu'ils n'ont plus de bambou, celui-ci poussant à deux ou trois jours de marche.

Pour la chasse et la guerre, l'Erigpactsa utilise la flèche portant une lame de bambou qui peut avoir de 20 à 30 cm. de long sur 2 cm. de large. Ces lames pouvant se casser, il emporte toujours une réserve de pointes dans un étui de bandelettes d'écorce.

Les Erigpactsa connaissaient deux manières de faire la guerre. Ils n'en pratiquent plus qu'une. Il n'y a plus de guerre entre tribus car ils se gardent bien d'envahir le territoire de leurs voisins, n'étant plus assez nombreux pour provoquer volontairement un conflit. Seule existe encore la guerre d'embuscade et, depuis 1956, leurs seuls ennemis sont les blancs, récolteurs de caoutchouc, chercheurs d'or et aventuriers.

Avant de partir pour une embuscade, les guerriers prennent part à une danse qui a lieu au village. Ils se parent de toutes leurs plumes et ornements. Puis c'est le départ. Vêtus de leur seul pagne, ils emportent leur hamac, leur casse-tête, leur arc et leurs flèches. Comme il n'y a plus de chef, n'importe quel individu peut organiser une attaque avec quelques compagnons. Ils vont se placer sur la piste suivie par un seringueiro. Une ou deux flèches blessent l'homme; généralement, on essaie de lui clouer le bras contre les côtes. Il est alors achevé par un coup de casse-tête sur la nuque. Les Erigpactsa n'attaquent et ne tuent que les hommes. Si, comme c'est parfois le cas, le seringueiro est accompagné de sa famille, elle n'est pas molestée. Même les seringueiros sont unanimes sur ce point.

Anthropophagie.

D'après les renseignements obtenus des seringueiros et des chercheurs d'or, renseignements confirmés par les Erigpactsa eux-mêmes, la victime est ensuite dépecée. Le tronc est abandonné sur place tandis que la tête, les bras et les jambes sont enveloppés dans des feuilles et transportés au village. La tête serait d'abord passée sur les flammes pour en ôter les cheveux, la barbe et les moustaches. Elle serait cuite ensuite dans une marmi-

te d'argile qui ne sert qu'à cet usage. Les bras et les jambes seraient rôtis à part sur les braises. Ces repas de chair humaine sont rigoureusement interdits aux femmes et aux enfants.

La tête, bien nettoyée, est dépouillée de ses dents qui seront montées en colliers pour les femmes, puis elle est enfermée dans un panier d'écorce qui sera suspendu dans la cabane, à moins qu'elle ne soit plantée sur un bâton à l'entrée du village.

Avant 1956, durant les guerres entre tribus, les Erigpactsa mangeaient le corps de leurs ennemis en pensant acquérir ainsi leurs vertus. Cette croyance s'appliquerait maintenant aux civilisés.

Dessins.

Le Musée d'Ethnographie de Genève m'avait demandé de tenter une expérience auprès des groupes humains que je rencontrerais sur ma route : celle de faire dessiner par des Indiens des animaux, des plantes, des motifs divers selon leur propre impulsion.

Lorsque mes rudiments de langue Erigpactsa me permirent de me faire comprendre et de les comprendre, les indigènes me confirmèrent qu'ils ignoraient le dessin et la peinture, se limitant pour cette dernière, nous l'avons vu, à quelques tracés faciaux et dessins corporels, mais rien ne m'empêchait de leur suggérer de faire des dessins. J'ai tracé sur le sol le contour d'un poisson et j'ai demandé ce que c'était. La réponse vint rapidement : "matká" (poisson). J'ai tracé une flèche et j'ai posé la même question. Un enfant a aussitôt répondu : "arobik" (flèche). Les indiens apprécièrent le jeu et ce fut à celui qui répondrait le plus vite.

Beou, une indienne d'environ 25 ans, m'a paru plus intelligente que les autres et c'est avec elle que je fis ma première tentative pour obtenir un dessin Erigpactsa. Lui donnant une feuille de papier à dessin et une boîte de craies de quinze couleurs différentes, je lui ai laissé prendre l'initiative. Beou a longuement hésité, puis elle a choisi la craie noire. La tenant maladroitement entre ses doigts, elle a commencé à tracer trois lignes brisées, puis une forme quadrillée (fig. 20). Me montrant les lignes brisées, elle m'a dit : "pihí" (eau) et montrant la forme quadrillée, elle m'a dit "matká" (poisson).

Par la suite, j'ai donné le cahier et les craies aux

individus les plus divers, à des hommes, à des femmes, à des enfants dont certains âgés d'à peine quatre ans. Je ne suis jamais intervenu pour que l'indigène dessine telle ou telle chose. Tous les dessins de cette collection expriment une idée conçue par eux-mêmes, sauf dans un cas : c'est le dessin fig. 28, oeuvre de l'indien Jakupibi auquel j'ai demandé de me représenter l'esprit Morococho dont il m'avait souvent parlé.

Un jour, alors que je venais de donner le cahier à Beou, elle refusa les craies et s'en alla chercher une petite calebasse remplie de teinture rouge (uruku) mélangée avec du lait d'arbre à caoutchouc. Elle traça les dessins avec le doigt enduit de cette peinture. Une autre indienne, Uruman, délaissa aussi mes craies pour un morceau de bois qu'elle tira du feu.

Des 63 dessins de cette collection, 12 ont été retenus pour ce bulletin. Ce choix, peut-être arbitraire, a suivi ce critère : représenter les deux sexes et toute la gamme des âges, de 4 à 35 ans, et éviter des répétitions. Quant aux auteurs, nous avons suivi la représentation proportionnelle : l'indienne Beou par exemple, qui a fourni le tiers de la collection complète, est l'auteur de quatre des douze exemples reproduits, dont voici le détail :

Fig. 17 "porowek". A la craie rouge orange.
Oeuvre de l'indien Tóko, d'environ 4 ans.
Explication : tête de crocodile.

Fig. 18 "pihí". A la craie noire.
Oeuvre de l'indien Tupam, d'environ 6 ans. Il m'a dit qu'il avait représenté "l'eau méchante". Je pense qu'il s'agit des rapides du rio Juruena qu'il a certainement remarqués au cours de pêcheries avec les aînés.

Fig. 19 "itikwí". A la craie rouge orange.
Oeuvre de l'indien Mandi, d'environ 7 ans.
Explication : poisson de l'espèce paku.

Fig. 20 "matká". A la craie noire.
Oeuvre de l'indienne Beou, d'environ 25 ans. Les lignes brisées représentent l'eau, la forme quadrillée est un poisson.

Fig. 21 "bouátsi". A la craie rouge orange.
Oeuvre de l'indienne Beou, 25 ans. D'après les premiers traits, elle avait nettement l'intention de représenter un poisson. Mais un singe a soudain crié dans les arbres, attirant son attention. Elle a rajouté deux bras et deux jambes avec les doigts et elle a modifié la tête. Me montrant le dessin, puis la direction d'où venaient les cris, elle m'a dit : "singe".

Fig. 22 "tsá vatapá". A la craie rouge orange.
Oeuvre de l'indienne Beou, environ 25 ans.
Explication : palme. Beou a voulu représenter ici une palme encore jeune.

Fig. 23 "bouátsi". Avec un bâtonnet enduit d'uruku.
Oeuvre de l'indienne Beou, environ 25 ans.
Explication : singe. Beou a travaillé avec les doigts et un petit bâtonnet.

Fig. 24 "matká". Au charbon de bois.
Oeuvre de l'indienne Uruman. Explication : poisson raie.

Fig. 25 "krruch". Au charbon de bois.
Oeuvre de l'indienne Uruman. Explication : serpent.

Fig. 26 "cawanúma". A la craie noire.
Oeuvre de l'indien Tokta.
Explication : hamac. Tokta a représenté ici le hamac comme s'il était tendu dans une hutte.

Fig. 27 "cachi". Au charbon de bois.
Oeuvre de l'indien Jakupibi. Il m'a expliqué que c'est ainsi que les Erigpactsa gardent les têtes des civilisés qu'ils mangent ! La tête, nettoyée, est enfermée dans une espèce de corbeille à mailles larges et suspendue sous le toit de la hutte.

Fig. 28 "morococho". A la craie noire.
Oeuvre de l'indien Jakupibi. Explication : Morococho. C'est un être de deux mètres de haut qui vit sur les rives d'un fleuve très lointain. Ceux qui respirent son haleine meurent. Jakupibi m'a dit qu'il l'avait vu, mais de très loin.

Conclusions.

Ces observations se rapportent à un groupe de 35 individus avec lesquels j'ai vécu deux mois. Il reste beaucoup à faire. D'après les indiens, la nation Erigpactsa comptait, avant 1956, une vingtaine de villages, chacun pouvant abriter une moyenne de 160 personnes, ce qui donnerait environ 3200 indiens.

Certains villages ont été incendiés par les seringueiros, d'autres abandonnés. D'autres encore n'abriteraient plus qu'une douzaine d'individus. La grippe fait de terribles ravages à chaque saison des pluies. J'estime le nombre actuel des Erigpactsa entre 600 et 800 individus.

La civilisation représentée par les seringueiros avance sur un front ouest-est. Au nord, d'autres tribus hostiles

empêchent les Erigpactsa de reculer. A l'est, la rive droite du rio Juruena est occupée par les indiens Apiacas et, plus loin, vers le rio dos Peixes, par les Kayabi. A l'ouest, tribus hostiles, et sur les rives du rio Aripuana, exploitations de caoutchouc. Le cercle est fermé et les Erigpactsa vont vers une disparition totale.

VOCABULAIRE (Phonétique française)

Noms d'hommes	Noms de femmes
Nata	Tchama
Aedou	Edoma
Naid'ma	Toutouma
Tchabatá	Ana
Maiá	Muidou
Maingatá	Tokáni
Matereoucoutipam	Beou
Cortidi	Ourouman
Oné	Amaou
Toupam	
Tokta	
Taootá	
Tokota	
Mandi	
Jakoupibi	
Moutipam	

* * *

à demain	moutchina
amulette	padéo
arc	díkpa
arc-en-ciel	joktchi
Arinos (rio)	stainks
arriver	ispikmaha
attendre	iouistek
autruche	aritkapopóda
avion	iotabakta
bambou	óbitsa
banane	toumantokta
barbe	katchápiritcha
boire de l'eau	piatsainá
bon	ivatahatá
bouche	catchapí
bracelet d'écorce	tsapididin

bracelet de fibre	chabididi'oé
bracelet de noix	itsere
bracelet de tatou	pi'ou á
braise	idoritĺ
branche	houí
bras	kaátchipa
brassard de danse	chibátsa
brûler	okpogmaha
camper (bivouac)	skoná
celui-là	itchimahai
chaleur	catsidó
cheveux	kaarí
collier de dents de porc	paraitsabou
collier de dents de singe	boúatsapou
collier d'huîtres	staátsa
collier de jacamin	namoúitsí
collier de graines brunes	bikoúkiri
collier de graines rouges	ikéeriditsa
coton	máteo
corbeille à suspendre	perek
cou	cachoucavéou
couper les arbres	piréna
courant (eau forte)	ihi daou
couronne de danse	catcheu
couteau pour accouchement	óbitsa
crier	haha ama
cuiller de bois (spatule)	itchidí
culture	ipeu'ki
danser	mokaina
dent	catchaapou
diadème de plumes	mouara
disque d'oreille	cachpeuokí
dormir	imipan
eau	pihi
échanger (faire du troc)	piatchína
écouter	ispitsa
enfant	iaboutsá
enterrer	mouítek
entre	pakoma !
entrer par ici	pakoma neripat
envoyer une flèche	tchmaha
étui à plumes	tsanipé
éventail	paopá
fatigué	natabouí

femme	makoutsá
fesse	kanachapí
feu	idó
fils	itsí
fille	isté
flèche	aróbik
fleuve	boulboudo
flûte d'argile	aitsikní
flûte de bambou (grande)	béguedi
flûte droite	yukeupepete
flûte de guerre	pouaou
flûte de palme (imit. guerre)	pouaou
flûte de pan (circ.)	beguedítsa
flûte de pan (horiz.)	kabéritsa
foudre	torvon
galette de maïs	natská
gens	eritchiná
hamac	cawanoúma
hibou	cható
homme	makou
hutte, cabane, maloca	vaólo
ici	pouna
il s'est coupé le doigt	takcouikari
jambe	kaítma
je ne sais pas, je n'ai pas terminé	anaboúia
jeux de fléchettes	kabotótsa
jeux de volant	kawanátsipa
joue	kaoumá
langue	kachtéari
laver (se)	chimoun
lever, emporter	riksgueugná
lune	botó i
lune croissante	ó dó kédata
main	catcheureupi
maïs	anatsí
mal à la tête	bobáte
manger	ronkoronk (aussi bibouina)
manger de la chair humaine	statakaotsa
manioc	mokó
manioc rôti	mokó tina
marmite d'argile	aintíni (aussi mocho)
menton	kaétchapi

miel (chercher du)	tchankéditsa
mille-pattes	imboua
moi, à moi, pour moi	outá
mois (un)	botó'i aistoubá
mort (il est)	moréna
mortier	arahára
mouillé	édibibipaik
mourir (dormir longtemps)	poení
moustique	poktsí
nez	catchounoú
noir	outsmsta
noix de Pará	pitzía
nombril	cahi
non	mahaní
noyer de Pará	pitzi houí
oreille	catchpí
ôter les parures	ainkoema
où	nabogmaha
oui, d'accord, entendu	bouí
pagaie	moutourioú
pagne	penoro
palme	tsá vatapa
parler	istiaorik
perequito (perruche)	barek
pied	kapeureu
pipe (jouet)	tchokti
piqui (fruit)	bouréte
plonger	nidó
plumes nasales	sunoro
poisson	matká
poisson paku	itikwi
poitrine	kaánourá
porc sauvage	patahari
pou	pépé
prendre un bain	momona
prends !	hái
quenouille	mootsáriko
regarder	iriktsa
rire	stanindé
rivière	ispá
sec	siantamaha
sécher sur le feu	moutchi
sein	canátchamá

serpent	krrouch
singe	bouatsí
soeur cadette	itsó
soleil	hamouí
soleil est chaud (le)	hamouitsitone
sors ! (à demain)	moutchína
sorti (il est)	ihaindok
soupe de maïs	pikoúna
tamanoir	odó
tatou	piou'a
tête	cachi
toi, à toi, pour toi	ikía
tonnerre	intotoko
toupie	medotsakari
trace	paiiní
transporter	napó
tué (il a)	speedá
tuer	itstechi
va-t-en !	achimona
vautour	oubouitsa
vent	tofó
ventre	cachè
ventre plein	cachookénata
village	vaólo aguibouia
voler (oiseau)	nitchá
voleur	moyotsima
yeux	karidí

Nombres :

un, seul	stabaidoubá
deux (parfois 3 ou 4)	pétok
plus de 2, beaucoup	aguibouia

****

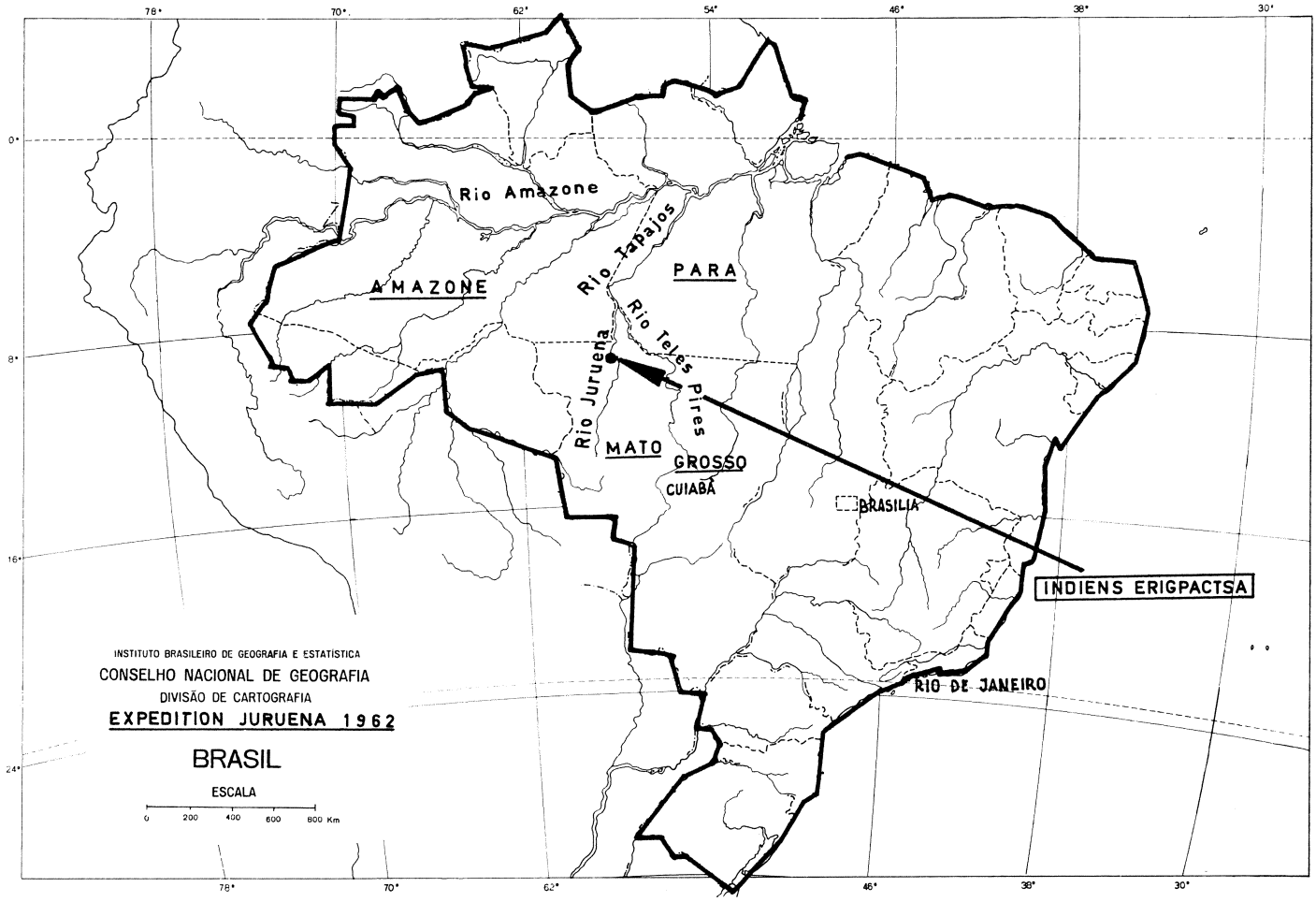


Fig. 1

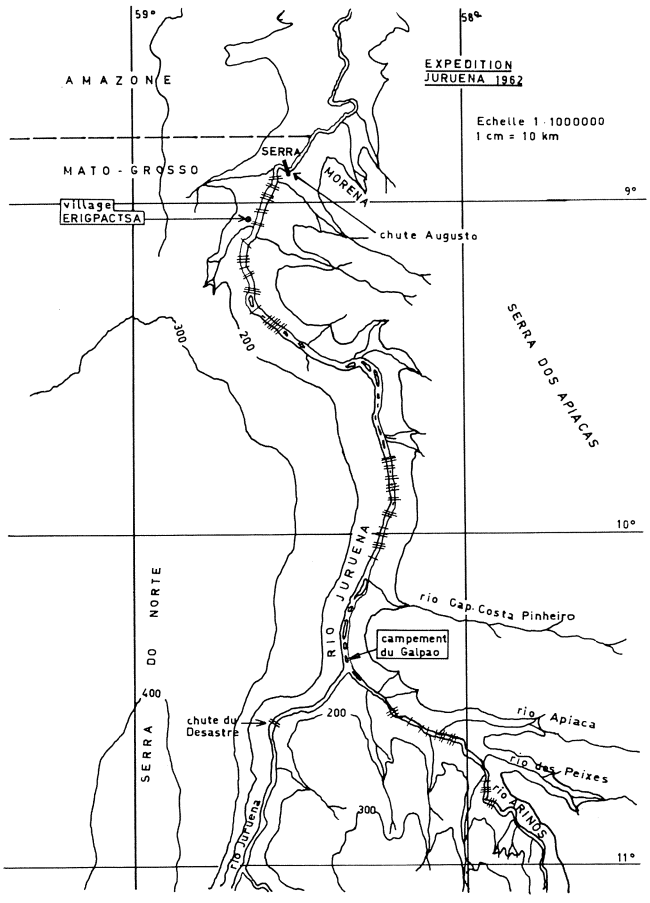


Fig. 2

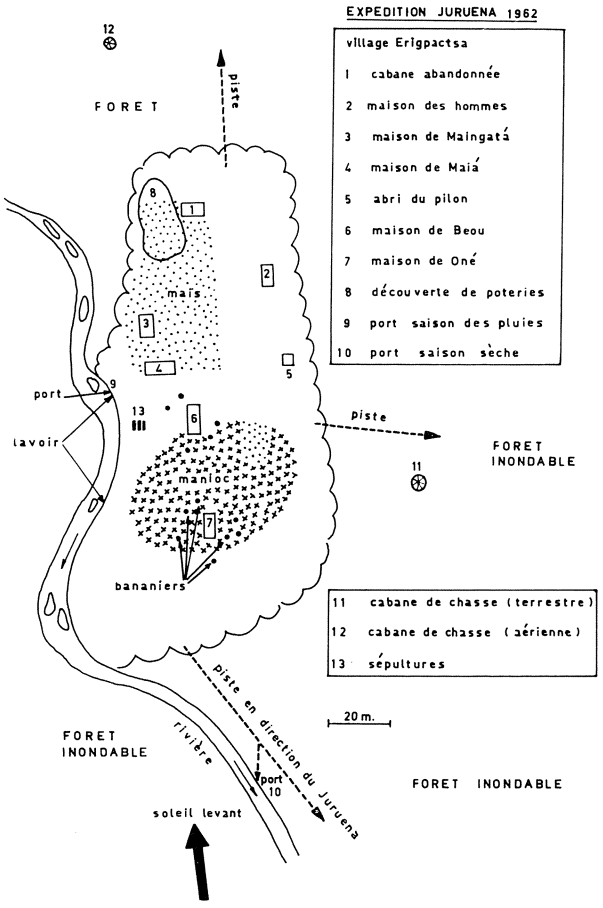


Fig. 3

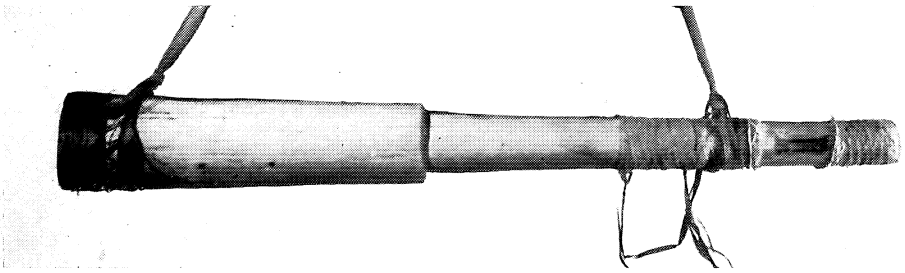


Fig. 9

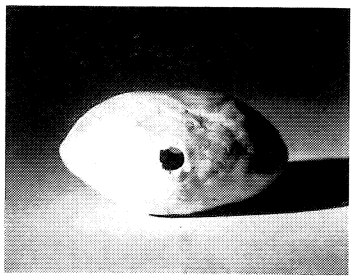


Fig. 10

Fig. 11

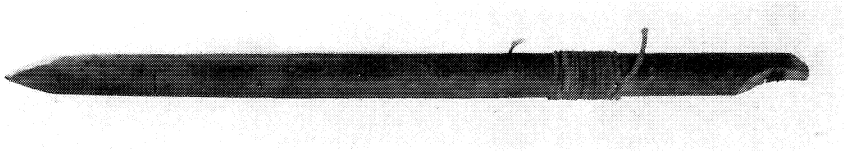


Fig. 12

Fig. 13

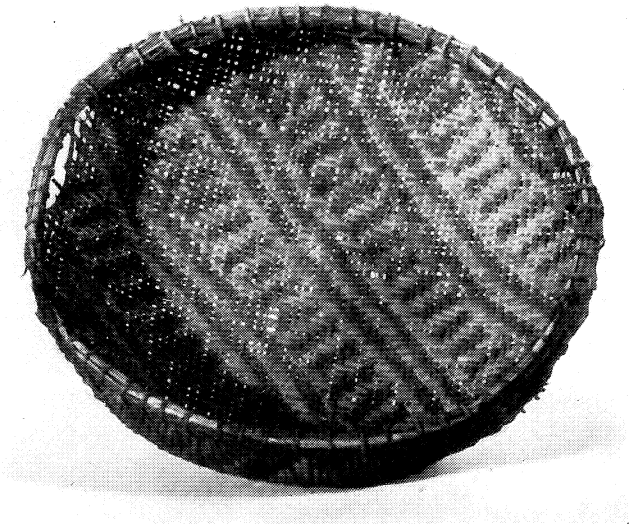


Fig. 14

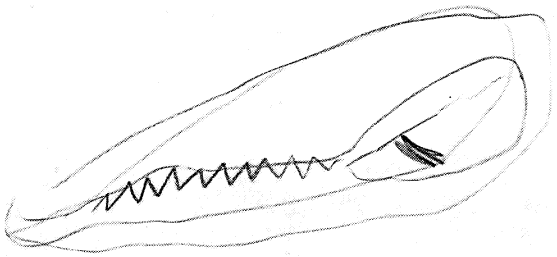


Fig. 17

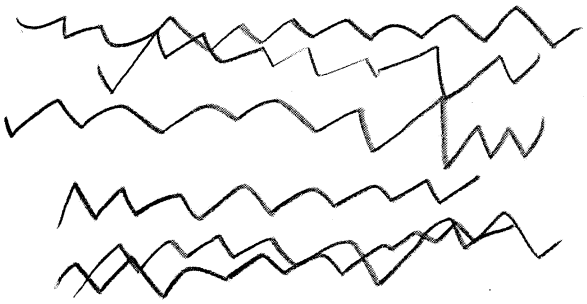


Fig. 18

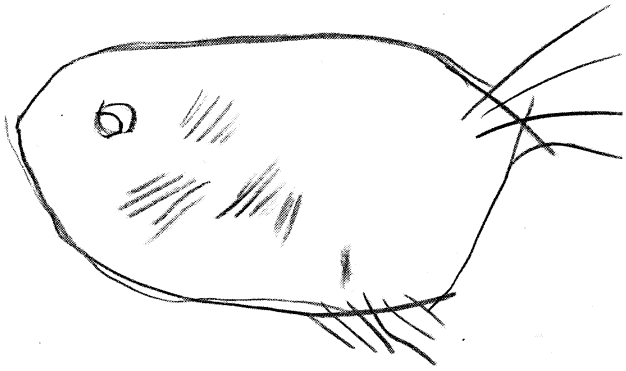


Fig. 19

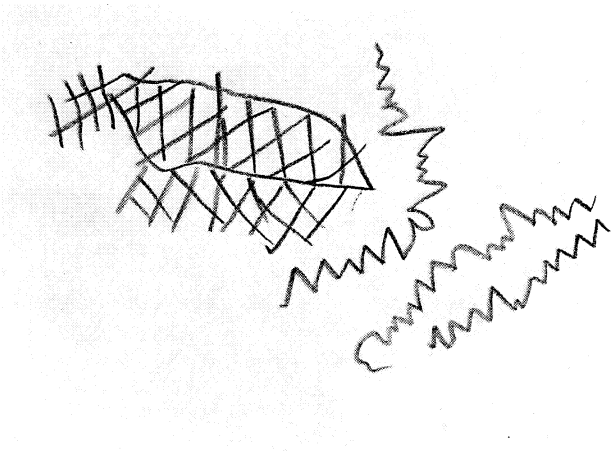


Fig. 20

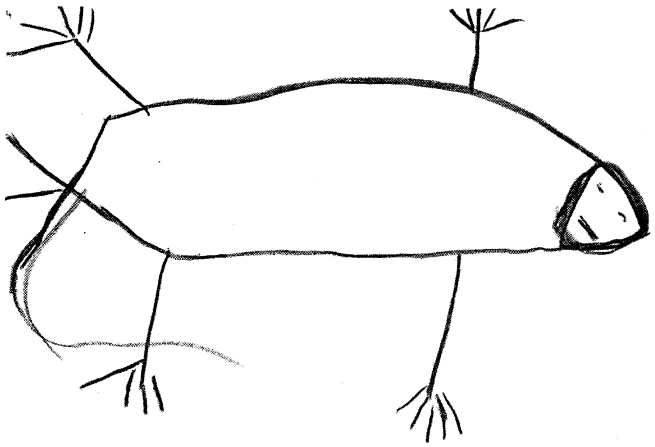
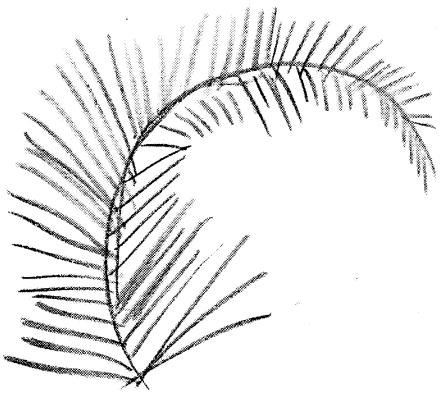


Fig. 21



Fig, 22